

ABONNEMENT.

Un an. 30 fr.
Six mois. 16
Trois mois. 8

Hors du Département.

Un an. 35 fr.
Six mois. 18

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

ECHO DE L'OUEST

DIEU ET LA FRANCE

Religion. — Famille. — Propriété.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.
Réclames, — 30
Faits divers, — . . . 75

S'adresser, pour l'insertion
des annonces, à M. Paul
GODET, imprimeur, place
du Marché-Noir.

On s'abonne

Chez tous les Libraires
français et étrangers.

RÉDACTION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

Rédacteur en chef, Eugène DE MIRECOURT.

ADMINISTRATION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

Le 1^{er} mars prochain commença le feuilleton que nous avons annoncé, et qui aura pour titre :

UNE HISTOIRE
SOUS ROBESPIERRE.

Correspondance.

Voici deux lettres que nous croyons devoir communiquer aux lecteurs de L'ECHO DE L'OUEST : elles peuvent ouvrir des perspectives et activer encore le zèle de nos amis.

Sur le point de créer ce journal, voulant y consacrer de sérieux efforts, et décidé à ne rien négliger pour le succès, nous avons écrit cette première lettre à une personne dont les conseils pouvaient nous être profitables :

« A M. Alexandre B..., ancien directeur de l'Espérance belge, à Bruxelles.

» Cher monsieur,

» Vous n'avez pas oublié la visite que vous m'avez faite à l'hôtel de l'Europe, vers le milieu de décembre 1871. J'arrivais du fond de l'Allemagne, où j'avais été porter des secours à ma compagnie de francs-tireurs des Vosges, emmenée prisonnière après la capitulation de Neuf-Brisach. Tout en me complimentant sur l'incident providentiel qui m'avait fait échapper aux Prussiens, vous insistiez pour me retenir, et vous me proposiez la rédaction d'une feuille catholique, à laquelle vous étiez sûr, disiez-vous, d'amener quinze cents ou deux mille abonnés en quelques semaines. J'ai décliné cette proposition, parce qu'ayant contracté un engagement pour la durée de la guerre, mon devoir était de rejoindre immédiatement, par Lille, le corps d'armée de Faidherbe. J'étais peu disposé, d'ailleurs, tant que la lutte pouvait continuer quelque part, à écrire autre chose que des notes rapides sur mon carnet.

» Maintenant l'épée est au croc, et j'ai repris la plume.

» Pour des motifs personnels, je désire fonder un journal qui puisse rayonner dans nos départements de l'Ouest : il est donc tout simple, vu la circonstance, que vos quinze cents ou deux mille me reviennent à l'esprit. Suis-je indiscret de vous demander comment et par quel moyen vous comptiez arriver à cet heureux résultat ?

» Agrérez, cher monsieur, mes compliments distingués et mes meilleurs souvenirs.

» Angers, 10 février 1872.

» P. S. — Je ne suis ici que pour vingt-quatre heures. Veuillez me répondre, s'il vous plaît, à Saumur, à l'adresse que je vous indique. »

Trois jours après arriva la réponse suivante :

« Mon cher confrère,

» Je serais trop heureux de trouver l'occasion de vous être utile. Seulement nos procédés à nous peuvent-ils vous servir ? *That is question*, comme disent nos voisins les Anglais.

» Vous savez qu'en Belgique les deux camps sont bien en face l'un de l'autre.

» Impies, libres-penseurs et solidaires font rage, c'est vrai ; ils nous livrent un assaut perpétuel, mais aussi ils trouvent à qui répondre. Les Catholiques sont là, prêts à la riposte et la lance au poing. Chez nous il n'y a ni indifférents, ni peureux, tout le monde est sur la brèche.

» En un mot, voici comment on procède.

» Un mauvais journal infeste une de nos provinces : vite le contre-poison ! c'est-à-dire la feuille honnête, conservatrice et chrétienne.

» On n'a que de minces ressources pour la publier, l'argent fait défaut, qu'importe ? Un programme à imprimer coûte peu, et nos ecclésiastiques sont admirables de zèle et de propagande. En un clin d'œil les villes et les campagnes se trouvent inondées de prospectus ou de numéros-spécimens. Quelques prêtres ne peuvent s'abonner, ils sont pauvres ; mais le moins actif d'entre eux parvient toujours à recueillir dans sa paroisse trois ou quatre abonnements, et le journal se trouve lancé comme par miracle.

» A présent, vienne l'ennemi !

» Nous l'attendons de pied ferme, parce que nous avons en main une arme bien trempée, une arme qui ne se brise pas au premier choc, et que nous pouvons du moins nous battre sur un terrain solide.

» Voilà tout le secret des Catholiques belges, mon cher confrère. C'est ainsi que nous arrivons à nous défendre, et même, je puis le dire avec un noble orgueil, c'est ainsi que nous restons victorieux.

» Bien à vous cordialement et affectueusement. ALEXANDRE B... »

Aussitôt cette lettre reçue, nous avons fait appel au clergé de Maine-et-Loire, et nous n'avons qu'à le remercier de son activité, de sa bienveillance et de sa sympathie.

Avec son concours nous arriverons sûrement au but que nous voulons atteindre.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 21 février.

On procède à l'élection des questeurs.

M. Bérenger dépose un rapport concernant la création d'un jury spécial pour l'examen des délits de presse, et l'ordre du jour appelle ensuite la deuxième délibération sur les propositions de MM. Emmanuel Arago, Puyramont et consorts, sur la réorganisation de la magistrature.

M. Arago prend la parole pour demander qu'on enlève au gouvernement la nomina-

tion directe des magistrats, c'est-à-dire qu'on rapporte la loi de 1840. Il veut que la magistrature ne se recrute plus par elle-même, et qu'on unisse par un mélange heureux le monde judiciaire et le monde social.

Ce discours est accueilli par les applaudissements de la gauche, et l'orateur se renferme.

« Notre magistrature, dit M. Bérenger, est intègre, digne et indépendante ! » (Exclamations ironiques des amis de M. Arago.)

Bref, M. Arago demande que les juges soient élus par le suffrage universel, et M. Bérenger veut qu'on les prenne au concours et que l'avancement s'effectue, d'un grade à l'autre, au mérite et à l'ancienneté.

« Quelques interrupteurs, dit comiquement une Gazette parlementaire, essayent de flétrir les magistrats de 1851. M. Bérenger riposte par les magistrats de 1870. On s'est battu à coups de substituts et de conseillers, et en se jetant des dates à la figure. Il paraît que la révolution du 4 septembre a nommé un charretier juge de paix. Ce choix me semble assez naturel pour l'époque où il a été fait. Quand le char de l'État est embourbé, les charretiers sont les seuls qui sachent pousser à la roue.

» Personne n'ayant eu l'idée d'émettre ce simple argument en faveur du charretier et de ceux qui l'ont nommé, M. Bérenger a paisiblement continué son discours. »

Nouvelles Politiques.

22 janvier.

Notre correspondant nous écrit :

Le manifeste de la droite a ému les feuilles allemandes, et la Gazette nationale de Berlin dit, à propos de certaines considérations des journaux de Paris, que l'Allemagne a toujours déclaré qu'elle ne voulait pas et qu'elle n'avait pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France ; que la paix a été conclue avec le gouvernement actuel, le Président et l'Assemblée nationale, qui l'exécutent loyalement ; qu'il est donc tout simple que le gouvernement allemand désire le maintien de l'état de choses actuel ; mais que, si la nation française jugeait convenable de changer de gouvernement, il n'y avait pas nécessité pour l'Allemagne d'y mettre son veto.

« Seulement, ajoute la Gazette, l'Allemagne a bien le droit de donner son avis sur le nouveau gouvernement et de juger s'il présente des garanties suffisantes pour l'exécution du traité de paix. »

Que dites-vous du subterfuge ?

Cela signifie, ou je me trompe fort : « Nous sommes contents de M. Thiers et de son entourage ; il nous paye bien et ne s'occupe pas du tout de la revanche. Gardez-le ! car un autre que lui ne nous donnerait pro-

bablement que des garanties insuffisantes. »

Excellents Prussiens !

Il serait temps néanmoins que cette amère plaisanterie eût un terme.

**

Vous pouvez être sûr que le comte de Chambord n'a pas engagé le moins du monde ses amis à signer le programme de la droite. Dans ses deux déclarations, il a trop dit ce qu'il entendait faire et comment il entendait gouverner pour qu'on suppose qu'il ait adhéré au manifeste des 80.

Après tout, ce manifeste n'affirme que la monarchie traditionnelle et héréditaire ; il ne dit en aucune sorte de quelle monarchie il se fait le champion. Il n'émet qu'une idée générale, et c'est pourquoi il a réuni l'extrême-droite qui par le fait, en signant, ne s'engage à rien et ne veut pas semer la division dans le parti monarchique. Il faut cependant ajouter que le centre droit, après avoir donné ses signatures, les retire, sous prétexte que ce serait donner une couleur légitimiste par trop marquée au manifeste en acceptant celles de l'extrême-droite.

Gâchis et tour de Babel !

Vous verrez que tout cela va finir par un vote de confiance accordé à M. Thiers.

**

Car M. Thiers est positivement furieux de cette agitation monarchique.

A sa réception d'avant-hier, il n'a pas caché à plusieurs membres du centre droit le regret qu'il éprouve de les voir s'engager dans une voie hostile à sa politique, après avoir obtenu d'eux la promesse de leur concours loyal. De leur côté, ces messieurs n'ont pas dissimulé à M. Thiers qu'ils se croyaient dégagés, par suite des préférences que le Président de la République manifeste constamment pour la gauche.

Là-dessus, on assure que M. de Falloux a été mandé à Versailles, par M. le Président de la République.

Concluez ce qu'il vous plaira.

**

Si M. Thiers feint de voir dans le manifeste une tentative monarchique destinée à renverser la République, ses intimes font davantage : ils ne se gênent pas pour semer l'alarme et nous présager les plus horribles calamités si la Chambre se refuse à proclamer la République et à nommer M. Thiers président à vie.

Parmi ces intimes, je veux spécialement désigner M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui prononçait hier, dans un groupe de députés, des paroles que nous avons entendues, mais que nous nous garderons bien de répéter. Prudence est mère de sûreté !

Conclusion : beaucoup de gens assurent que la majorité a bien fait de serrer ses rangs, parce que les idées de République

définitive sont plus que jamais à l'ordre du jour dans l'entourage présidentiel. C'est grave, et voilà qui serait de nature à nous réconcilier avec le programme en litige.

LES PORTEURS DU MANIFESTE.

Le jour commence à se faire sur ce qui s'est passé entre Henri de France et les délégués des Quatre-Vingts, porteurs du fameux manifeste.

Voici l'ensemble de nos informations, que nous ne croyons pas éloignées de la vérité.

Les délégués ont été bien accueillis, mais le noble prince les a d'abord avertis qu'il ne les écoutait pas officiellement. Ensuite il les a laissés causer, et ils ont parlé comme ils ont voulu, nous ne disons pas comme ils l'ont trouvé bon, car eux-mêmes en parlant se sont plus d'une fois aperçus que ce qu'ils disaient n'était pas bon.

Après quoi, le fils d'Henri IV, avec la même sérénité bienveillante, leur a laissé entendre que le manifeste était leur affaire; qu'ils pouvaient le signer ou ne le signer pas, selon qu'ils y trouveraient davantage leur commodité particulière et l'expression plus ou moins juste de leurs vues personnelles sur la situation.

En ce qui regarde le drapeau, ils ont parfaitement pu comprendre qu'il n'en fallait pas même parler, et que le panache blanc reste sur son chemin et ne le quittera pas.

Ils ont pu comprendre aussi que le Roi ne croit pas que toute la France soit dans l'Assemblée, et n'estime pas que toute la sagesse et toute la résolution du monde se trouvent dans la mixture des centres.

Ils ont pu comprendre encore que le Roi veut régner pour eux sans doute comme pour tout le peuple, mais non pas par eux seuls et uniquement selon leurs vues.

Assurément le Roi les regarde et les considère, mais il a l'air de regarder aussi plus loin et plus haut.

Ils sont revenus, il ont rendu compte, et plus d'un parmi les Quatre-Vingts se demande si les Centres, avant de s'être fusionnés, ne sont pas déjà les *Quinze-Vingts*?

Nous en avons bien du regret, mais c'est un peu notre opinion.

LOUIS VEUILLOT.

Etranger.

MADRID. — Jusqu'ici, il n'est pas encore possible de prévoir l'issue de la crise ministérielle et de déterminer la composition du nouveau cabinet, qui sera le 6^e ou le 7^e depuis l'avènement de Don Amédée.

On est généralement d'avis que M. Sagasta sacrifiera M. Gaminde, ministre de la guerre, qui a provoqué la dislocation du cabinet actuel.

Cette crise est une nouvelle preuve du manque de solidité de l'œuvre des 191, du peu de connexion entre les éléments appelés dynastiques et des obstacles auxquels se heurte le parti progressiste quand il est au pouvoir, sans avoir la force de les surmonter ou de les vaincre.

ROME. — Durant les jours du carnaval, Rome a été le théâtre de saturnales de toute nature. Plusieurs prêtres ont été insultés, battus et couverts d'ordures.

Mercredi dernier, un noble étranger passant dans la rue des *Boullari* entendit une clochette tinter comme celle qui annonce qu'on porte le viatique à un mourant. Il se range aussitôt et se dispose à ployer le genou.

Mais quelle ne fut point son horreur en voyant une double haie de gens masqués parodiant les sacrés mystères de notre religion, au milieu des plus bruyants éclats de rire et de toute sorte de blasphèmes!

Une femme marchait en tête, parodiant le prêtre; derrière venaient un certain nombre d'enfants. Le cortège sacrilège a disparu ensuite dans une maison de la rue *del Paradiso*.

Devant le palais Braschi, une troupe de Buzzuri est venue chanter toute espèce d'infamies, parodiant les litanies de la Sainte Vierge, dont les invocations étaient remplacées par des obscénités. La police était là; mais elle n'a rien entendu, ou du moins rien empêché.

Mercredi dernier, un journal caricaturiste représentait une salle de bal. On y voyait danser les chefs des gouvernements de l'Europe avec leurs nations. La France danse avec M. Thiers, habillé en petit polichinelle que le duc d'Aumale tire par les basques de son habit; Victor-Emmanuel danse avec l'Italie; à côté de ce couple, on voit la vénérable figure du Souverain-Pontife, du Vicaire de Jésus-Christ. Il est habillé en *paillasse* courbé, et serrant un de ses pieds dans sa main. Au-dessous de la caricature, on lit ces mots: « En Europe, » les souverains dansent encore, bien qu'on » ait marché sur le cor du *paillasse*. »

La police, cette fois encore, n'a rien vu. Mais nous savons qui répondra devant Dieu de toutes ces abominations.

UN SIÈCLE DE NOTRE HISTOIRE.

(Suite et fin.)

Au moins sous Louis-Philippe on châtiât encore quelques grands coupables, mais sous le second Bonaparte ils jouirent d'une complète impunité. Tous les hommes d'aventure qu'il traînait à sa suite se jetèrent sur la France comme sur une proie.

Pour ne parler que d'un seul, — le comte de M..., dont l'empereur avait dû payer les dettes honteuses (1), et qui ne possédait pas un centime vaillant, — il se montra tout-à-coup possesseur de soixante-dix millions, gagnés à la Bourse.

La recrudescence d'agiotage qui signale cette époque ne pouvait manquer de produire son contingent sinistre de ruines, de vols, de désastres et de morts violentes. A cet égard les souvenirs du public sont trop récents pour qu'il soit besoin de les corroborer par une statistique lugubre. Chacun voit encore défiler devant ses yeux les scandales effroyables de 1856 et 1857, les docks Napoléon, la Prévoyante, la Baleine française, le Spéculateur; l'affaire Carpentier, Grellet et consorts, la fuite de Charles Thurneysen, le procès Solar et Mirès, etc., etc. Jamais la folie du jeu n'avait fait couler plus de sang et plus de larmes. En fait de victimes la Bourse ne comptait plus.

Caverne à l'avarice ouverte
Où l'on court le danger certain
D'être ruiné par la perte
Ou déshonoré par le gain.
Il est trois portes à cet antre,
L'espoir, l'infamie et la mort:
C'est par la première qu'on entre,
Par les deux autres que l'on sort.

En même temps que le second Empire se rendait ainsi complice de l'agiotage, il laissait les sophistes et les athées prêcher ouvertement leurs doctrines. On assure que les épreuves de la *Vie de Jésus* furent communiquées à Napoléon III, et qu'il autorisa la publication de ce livre infâme.

(1) Il devait quatre millions à M^{me} L***, chez laquelle il logeait aux Champs-Élysées.

« Pendant que le clergé se défendra, pensait ce Machiavel au petit pied, il ne songera pas à diriger la moindre attaque contre mon gouvernement. »

Et comme la *Vie de Jésus* n'était pas suffisamment accessible à l'humble bourse de l'ouvrier, on laissa l'auteur publier une édition populaire à un franc.

Pour combler la mesure, on se plut à favoriser, chez ce peuple dont on s'apitoyait les croyances, le développement effréné des instincts matériels, l'amour des jouissances et l'amour du luxe. Pour arrêter le socialisme envahisseur et la révolution menaçante, on portait la pioche et le marteau dans les flancs de la Ville-Reine; on manœuvrait de la truelle, on stimulait le moellon. De grandes lignes stratégiques s'ouvraient aux quatre points cardinaux, pour que la mitraille pût, dans tout Paris, circuler à l'aise. On espérait ainsi empêcher toute espèce d'émeute et tenir en arrêt la Révolution.

Gouvernement insensé! On lui criait en vain:

Ce n'est pas là qu'il faut tracer des lignes stratégiques, c'est dans l'esprit du peuple que l'on égare et qui n'a plus le fil conducteur de la morale et de la foi; ce qu'il faut démolir, ce sont les ruelles obscures et tortueuses de l'irrégion construites par les architectes révolutionnaires; ce qu'il faut supprimer, ce sont les quartiers maudits où règne la libre-pensée, où se propage de plus en plus chaque jour une politique insalubre, où les intelligences gagnent la peste; ce qu'il faut éclairer, ce sont les carrefours du mensonge; ce qu'il faut rétablir, ce sont les grandes voies qui mènent à Dieu et à la vertu!

Napoléon III n'en crut rien, et Dieu le frappa de vertige. Il conduisit la France au bord d'un gouffre, et lui fit broyer le front sous une botte prussienne.

Vous connaissez la suite.

Vous avez vu la République profiter de nos immenses désastres et dresser pour la troisième fois sa tente sur nos ruines.

Vous avez assisté à tous les désordres hideux qu'elle enfante, et que, chez nous, elle sera toujours incapable de réprimer.

Quelle conclusion allez-vous tirer de cette histoire que nous venons d'analyser brièvement?

Comprenez-vous enfin que la Révolution est l'œuvre de Satan, et que tout ce qui s'appuie sur elle est maudit? Choisissez alors et choisissez vite entre les gouvernements et les drapeaux.

Surtout choisissez bien, si vous ne voulez pas que la France meure.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

EMMANUEL ARAGO

DÉPUTÉ DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

C'est décidément un des portraits le mieux réussi que Mathurin nous ait donné dans sa *Lorgnette politique*. Il est aussi bien croqué, dans un autre genre, que celui de Gambetta par Alexandre Dumas fils.

Emmanuel Arago ressemble à bien des choses;

A Pierrot engraisé;

A un mouton plaintif;

A un acteur de province jouant la tragédie;

A Cadet Roussel;

A Suzanne Lagier.

Il a de longs cheveux gris jaunes, bien plats et semblables à des vermicelles filandreux. Sa figure moutonnaire est relevée par un magnifique nez bourbonnien, qu'il

rehausse parfois par l'adjonction d'un superbe binocle.

La nature l'a favorisé d'une voix de stentor, vibrante comme une cloche, éclatante comme le tonnerre, prolongée comme un bruit de chemin de fer. On l'écoute, on s'effraye, on croit qu'il se met en colère. Pas du tout, M. Arago est froid, sans passion, sans mouvements. Sa figure est éternellement placide, son œil est immobile, sa main est impassible. Il hurle, il vocifère, parce que c'est sa façon de parler.

Son silence est un murmure, son murmure un grondement, son grondement un éclat, ses éclats des clameurs, ses clameurs des rugissements. Il tempête avec calme, il tonne tranquillement. Il est pareil à ces bergers timides, muets, souriants, qui soufflent dans une corne pour appeler leurs moutons.

M. Arago a une corne naturelle au fond du larynx, et il ne peut s'en séparer.

Il la met au service d'une éloquence difficile, prolix et surtout vide. Tout ce que dit M. Arago est sonore, mais creux. C'est du vent dans une cheminée.

Voulez-vous vous faire une idée du talent oratoire et de l'organe de M. Arago? Prenez un sac vide, soufflez dedans en bouchant l'orifice avec une main, et donnez de l'autre un bon coup de poing sur cette vessie en papier. Vous entendrez un formidable éclat et vous ne verrez rien sortir.

Faits et propos du jour.

Le conseil municipal de Paris a voté que les congréganistes du quartier de la Salpêtrière quitteraient leurs écoles pour les transmettre aux instituteurs laïques.

Ce rapport, concluant à la suppression des congréganistes, n'élève aucune charge contre les Frères, si ce n'est qu'il est une charge à lui seul en ce qu'il ne rend pas un compte fidèle des succès des écoles congréganistes.

— Pourquoi donc déposséder les Frères, demande M. Puymal.

M. Cantagrel s'écrie que l'enseignement congréganiste est funeste.

— Funeste en quoi, puisque partout ses résultats sont meilleurs que les résultats de l'enseignement laïque. Funeste à quoi?

M. Cantagrel n'a pas répondu.

L'enseignement est funeste à « l'idée féconde de la Commune, » comme disait M. Cantagrel lui-même, à « l'ampleur de ce mouvement salutaire, » de la révolte contre la société qui, aux mois de mars, d'avril et de mai derniers rencontra des obstacles dans les provinces. L'enseignement congréganiste est funeste à toutes les doctrines insensées et subversives, il est funeste aux idées que représente le conseil municipal.

Pourquoi les conseillers n'auraient-ils point chassé les Frères. (Gazette.)

M. le général Bourbaki est venu à Paris conférer avec M. Thiers au sujet de la situation de la ville de Lyon et de quelques villes voisines.

Le citoyen Blanqui va publier ses *mémoires*. C'est le conseil de guerre qui lui a fait ce loisir: *Deus nobis hæc otia fecit*

S'il est véridique et sincère, nous en apprendrons de belles sur les frères et amis.

Carlier, l'ancien préfet de police, disait aux républicains: « — Quand vous êtes trois réunis, vous pouvez être sûrs qu'il y a toujours deux mouchards à moi. »

Carlier exagérait peut-être, Blanqui nous le dira.

L'*Ordre* vient d'accomplir un triste pèlerinage à l'hôtel des Monnaies, quai Monti. Il y a vu frapper nos belles pièces d'or pour le roi de Prusse, et il a fait le curieux calcul suivant: les cinq milliards en or se trouvent, à un mètre cube près, égaliser l'obélisque de la place de la Concorde. Le volume de celui-ci est de 84 mètres cubes. Le volume que formerait l'or des cinq milliards est de 82.

« On dirait vraiment, ajoute l'Ordre, que M. de Bismark a voulu se jouer de nous et que la vue de notre obélisque, lors de sa pittoresque entrée dans Paris, avec la pensée de nous demander quelque chose de vraiment pyramidal, lui a donné l'idée d'exiger de nous un obélisque en or. »

Voilà ce qu'il en coûte de déclarer la guerre, d'un cœur léger, sans être prêts à la faire, et, après les premières défaites, d'aggraver son sort par une révolution en présence de l'ennemi !

Quelques intimes du palais de la Présidence assurent que M. Thiers est assailli de sollicitations de toute espèce.

Nous lui proposons un moyen de se tirer d'embaras et un bon exemple à suivre.

Un jour, le comte Louis, sachant que son antichambre était encombrée d'une foule de quéteurs d'emploi, ouvre la porte de son cabinet et leur dit brusquement :

— Que me voulez-vous?... Vos conseils ! Je n'en ai que faire... Des dénonciations ! Je ne les écoute pas... Des places ! Je n'en ai qu'une à votre service, c'est la mienne ! Prenez-la si vous voulez !...

Et il referma la porte au nez des sollicitateurs ébahis.

Une jeune blonde mettait depuis quelque temps beaucoup de zèle à récolter les offrandes patriotiques. Elle a de nombreux amis, et la somme qu'elle avait amassée était importante.

Elle rencontra hier le petit vicomte.
— Tu sais, mon cher, la bicoque que tu m'avais donnée à Ville-d'Avray, et que j'avais laissée hypothéquer ? Je l'ai complètement libérée.

— Avec quel argent ?
— Avec le produit de la souscription !
— Mais...
— Mais puisque c'était pour la libération du territoire !

M. Victor Hugo annonçait dernièrement qu'il choisissait le jeudi pour ses réceptions hebdomadaires. Le lendemain il recevait la lettre suivante :

« Citoyen Hue Got,

» Comme j'ai l'habitude d'aller le jeudi au bal Monparnasse, je ne puis aller chez vous ce jour là que vous recevrez. Mais comme vous avez dit que vous feriez ce que vaux electeur vous diré de fer, je pense que sure le vu de la présente, vous remétrez vaux assablés aux samedis, où je suis libre d'invitation.

» Salu té fraternité,

» BIGARD, chifaunié. »

M. Venet, pour faire de la chronique dans un journal sérieux, le *Monde*, n'en fait pas moins pour cela une chronique spirituelle. Voici un souvenir piquant de 1848 qu'il exhume dans son feuilleton :

« Jusqu'au 24 février, la tribune des démocrates quotidiens était d'assez bonne fréquentation : on y rencontrait M. de Girardin près de M. Marrast, M. Charles Reybaud près de M. Langlois ; MM. Cantagrel, Hennequin, Sobrier à l'occasion, près de M. Lubis, le président de la chose.

» Après le 24 février, le personnel se modifia ; les rédacteurs démocrates, au mépris du règlement, introduisaient par faveur dans notre tribune des frères et des amis mal vêtus et qui ne sentaient pas bon. A de certains jours on y étouffait et on éprouvait ce malaise odieux qui vous taquine à l'épiderme.

» Ne voilà-t-il pas que le citoyen Sobrier engage une discussion avec M. Lubis, pour le convaincre que la République était une excellente chose, puisqu'elle tendait à faire l'égalité, en rapprochant les hommes !

» M. Lubis ne répondait pas et se frottait vivement le dos contre le mur.

» Enfin, Lubis, dit le citoyen Sobrier, qui tutoyait tout le monde, quel grief sérieux as-tu contre notre République ?

» — Oh ! peu de chose ! Et il continuait de se frictionner.

» — Quoi, enfin ?

» — On y a trop de puces.

» Le même grief tuera le suffrage universel. »

PROPOS D'UN MISANTHROPE. — Ma parole d'honneur, je préfère les huîtres à certains hommes. Les huîtres, c'est bête, je ne dis pas le contraire ; mais au moins ça se mange, et ça n'est pas méchant !

UN JOLI MOT DE BÉBÉ.

Si je ne me trompe, c'est M^{me} de Girardin qui autrefois a raconté l'anecdote dans son courrier de Paris.

La scène se passe dans un château du département de Seine-et-Oise, très-hanté par les rouges de l'époque, avec lesquels le propriétaire avait quelques accointances. Il en a fait depuis son *mea culpa*. C'était par une belle soirée d'août. On allait se mettre à table, et la maîtresse du château, appelant son petit garçon, âgé de cinq ans, qui jouait sur une terrasse voisine :

— Allons, Paul, cria-t-elle, viens dîner !

— Non, répondit l'enfant, je ne veux pas dîner avec des républicains, moi, na !

— Comment, polisson, dit le père, qui entendit le propos, qu'est-ce que tu appelles des républicains ?

— Eh ! ce sont ces messieurs à grande barbe, que tu invites toujours, qui gardent leur chapeau sur la tête, et mangent toute la crème au dessert !

Manger toute la crème ! comme c'est bien cela, et quel magnifique résumé du système !

Dernièrement, à la préfecture de police, arrive au bureau des voitures de place un cocher furieux, qui jette un papier sur la table, et dit aux employés :

— Voilà mon numéro ! Si vous ne me le changez pas, je renonce à conduire, et je brûle le sabot.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ?... parce que c'est le numéro 606, et qu'on m'appelle toujours Jules Simon. Ça m'embête, à la fin !

Les souscripteurs aux CENT QUARANTE VOLUMES de la galerie contemporaine de M. Eugène de Mirecourt ont droit, comme PRIME, à un abonnement d'une année à l'ECHO DE L'OUEST, — et réciproquement tout abonné d'un an à notre journal, comme tout ancien abonné d'un an à l'ECHO SAUMUROIS, peut réclamer pour une somme de QUARANTE FRANCS, au lieu de SOIXANTE-DIX FRANCS, la collection toute entière des 140 volumes expédiés franco. — M. Eugène de Mirecourt a renoncé à ses droits d'auteur pour rendre possibles les conditions de cette prime. (Voir aux annonces.)

Chronique Locale et de l'Ouest.

On lit dans la *Sarthe*, du Mans :

« Nous apprenons (pardon de la formule) que l'une des lumières de notre conseil municipal, le regretté M. Champion, ex-marchand de cuirs, ex-représentant de commerce, ex-caissier, faut-il dire aussi ex-conseiller ? — est poursuivi devant les tribunaux pour *escroquerie* et *abus de confiance*.

» Versons un pleur sur cet édile ! Il a mis l'Océan tout entier entre ses lumières et nous. Quelle prudence ! On assure qu'il est déjà rendu en Amérique. Qu'il y exerce en paix ses nombreux talents, — et puisse-t-il y obtenir aussi les honneurs municipaux, dont il s'est montré si digne ! »

Voilà le citoyen Mottu complètement éclipsé dans ses opérations financières.

Hélas ! nous avons été le jouet d'une vaine espérance.

Le *Courrier de Saumur* n'est pas converti, ou du moins il vient de faire une rechute de la plus haute gravité.

Le malheureux tronque un mandement épiscopal, et s'efforce de faire croire à ses lecteurs qu'un évêque exalte la *raison humaine* au détriment de la *foi*.

Vous comprenez que le prélat développe une thèse absolument contraire.

N'importe, mentons toujours : quelques sots finiront bien par nous croire.

Mais voici une autre affaire.

Comprenez-vous que les directeurs des prisons Saint-Joseph et Saint-Vincent-de-Paul, à Lyon, ont « contraint les détenus politiques à recevoir, sur le front et à genoux, de la main d'un prêtre, l'empreinte des cendres, que les fidèles ont coutume de recevoir ce jour-là ? » (Textuel).

Cette violation de la liberté de conscience arrache des cris de désespoir au *Petit Lyonnais*, et le *Courrier de Saumur* pleure toutes ses larmes.

Mais d'abord y a-t-il eu violation de liberté ?

A-t-on pris au collet des juifs ou des protestants pour les contraindre à s'agenouiller devant le prêtre et à recevoir les cendres ? Voilà ce qu'il faut savoir, et nous mettons au défi ces honnêtes journalistes d'en donner la preuve.

Quant aux prisonniers catholiques (nous parlons de ceux qui ont reçu le baptême), qu'on les astreigne aux devoirs religieux, même quand ils seraient libres-penseurs enragés, c'est un surcroît de châtiement qui a toute notre approbation.

Ces messieurs ne sont pas sous les verroux pour se livrer au mépris des choses saintes, pour insulter l'Eglise et se conduire en un mot comme certains journalistes.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, on nous apporte le *Courrier*, qui nous consacre son premier-Saumur. Roland furieux retombe dans ses accès. Nous serons dans la triste nécessité de lui administrer une douche.

Décidément le malheureux n'est pas converti le moins du monde.

A bientôt, pauvre jeune homme, à bientôt !

LA FRANCE DE VOLTAIRE.

IX

Nous avons promis de citer quelque chose de l'Épître du diable au philosophe, nous tenons parole.

ÉPÎTRE DU DIABLE

à M. de Voltaire.

Organe furibond de l'ange de ténèbres,
Qui souffle dans ton cœur la rage de rimer ;

Toi dont les ouvrages célèbres
Instruisent cent grimands dans l'art de blasphémer,
Lieutenant des enfers et diable à plus d'un titre,
Reçois, mon digne ami, cette infernale épître...

Mais garde-toi de la faire imprimer !
Tes ouvrages divers, ton cothurne, ta lyre,
Tes fastes imposteurs nous ont plu tellement,
Que je t'en dois un compliment
Au nom des grands de mon Empire,
Reconnaisant de bonne foi

Qu'à trouver les moyens d'en étendre les bornes,
Tout diable que je suis, je le suis moins que toi
Et ne te passe que des cornes.

Oh ! que ne dois-je pas à l'excès de ton zèle !

Pour seconder mes généreux desseins,
Tu suivis la trace fidèle
Des Bayles et des Arétins.
Ta *Religion naturelle*

Obscurcit à jamais les plus fiers écrivains ;
Je voudrais en être le père,
Ainsi que de l'Épître agréable et légère,
Où brillent l'antithèse et l'étrange conflit
De la grâce de Jésus-Christ
Avec les trois Grâces d'Homère.

Mais le prodige du savoir
C'est ta *Pucelle* incomparable.

Il ne nous manquait plus que ce livre admirable
Pour consommer ta gloire et combler mon espoir.
Que de riant tableaux ! que de jolis blasphèmes !
Oh ! que tu dois t'en applaudir !

Ton esprit surpasse, il faut en convenir,
Nos intelligences suprêmes.
Je déferais tous les enfers,

Le diable le plus docte en cynique peinture,
De forger en dix ans un écrit plus pervers,
Plus fertile en scandale et plus riche en ordure.

Lorsque tu publias ce volume charmant,
Ce modèle parfait de rimes dissolues,
J'en eus tant de plaisir et de contentement
Que trois ou quatre fois j'épiai le moment

De te haper en planant dans les nues,
Je brûlais de payer tant d'utiles forfaits
Dans notre retraite profonde ;
Mais j'ai senti que pour mes intérêts
Il valait mieux encore te laisser dans le monde,
Où tu servais l'Enfer avec tant de succès.

Oh ! bien me fâche que ta course
Penche si fort vers nos gouffres brûlants !
Je prévois trop quelle ressource
Je vais perdre chez les vivants.
Mais, après tout, je me console :
Quand tu seras dans nos cantons,
Toutes les classes des démons
Iront s'instruire à ton école
Et profiter de tes leçons.

Je te puis assurer, foi d'Archange rebelle,
Que tu seras le bienvenu
Et dignement fêté dans le rang qui t'est dû
Parmi les citoyens de la braise éternelle.

En attendant, cher ami, je t'invite
À maintenir ton cœur endurci dans le mal,
Sans jamais réfléchir sur le terme fatal
Où ton déclin te précipite.

Souviens-toi qu'au mépris du vulgaire chrétien,
Un savant, épuré de crainte et d'espérance,
Comme Epicure ou Lucien,
Tient son rang jusqu'au bout, et doit, par bienséance,
Vivre en Athée et mourir comme un chien !
Il est beau d'affronter le péril à ton âge,
Tel qu'un nocher audacieux
Que la foudre environne, et qui brave les cieus
En blasphémant dans le naufrage.

D'ailleurs, comment te réconcilier
Avec ce Dieu d'éternelle vengeance ?

Pourrais-tu lui faire oublier
Par dix mille ans de pénitence
Tant d'écrits scandaleux qu'on t'a vu publier,
Tant d'outrages et de licence ?
Mais s'il t'invite à la résipiscence,
Et cherche à t'y déterminer,
Crois-moi, résiste-lui ; dérobe à sa clémence
La gloire de te pardonner.

Soit qu'il t'appelle, ou qu'il tonne, ou menace,
Ranime ta vertu, redouble tes efforts,
Munis ton cœur d'une double cuirasse
Contre l'aiguillon du remords
Ou contre l'attrait de la grâce,

Et poursuis sans mollir tes travaux mémorables !
Prodigue en forené le mensonge et les fables ;
Frappe, confonds, détruis et renverse à la fois
La morale du Christ, ses temples et ses lois.
Que l'Enfer s'en étonne, et qu'enfin tous les diables
Rugissent de plaisir au bruit de tes exploits !

L'auteur de ces vers ne cachait pas son nom. Une lettre d'envoi, datée d'Orgelet, accompagnait l'épître et portait cette signature :

« Docteur CLAUDE-MARIE GIROD. »

Ce docteur était, — je ne dis pas un poète de premier ordre, — mais un homme de véridable science, et, ce qui ne gâtait rien, un catholique sincère. La lecture des œuvres du philosophe l'avait profondément indigné.

Vers la fin de la semaine qui suivit le départ de son épître pour Ferney, une berline de voyage s'arrêta devant sa maison. Presque aussitôt un grand vieillard, vêtu d'un habit de velours grenat, l'œil animé, la perruque en désordre, descendit assez prestement du véhicule et demanda le docteur Girod.

Quand les domestiques l'eurent introduit, il refusa le fauteuil qu'on lui avançait, croisa les mains, en les appuyant sur sa longue canne à pomme d'ivoire, regarda quelque temps en silence le maître du logis, et finit par dire, en hochant la tête :

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'un imbécile, monsieur !

— Je m'applique autant que possible à n'en avoir ni l'air, ni la chanson, répondit le docteur en souriant.

— Ce qui ne vous empêche pas de croire au diable et aux supplices éternels. Savez-vous que je n'ai pas dormi depuis cinq jours, et que vous m'avez donné la fièvre ?

Le docteur tressaillit, se leva gravement et salua.

— Je vois, dit-il, que c'est à M. de Voltaire que j'ai l'honneur de parler.

— A M. de Voltaire lui-même. J'ai pris sur vous des informations, et, je dois le dire,

